

La Releve

Fondée en 1934

Directeurs : Robert Charbonneau
Paul Beaulieu

Rédacteur en chef : Claude Hurtubise

340, avenue Kensington, Westmount, Montréal

8e cahier

juin 1941

5e série

LA DEMOCRATIE

Le nouvel élément, tant psychologique que matériel, qui a joué un rôle imprévu dans nos luttes politiques et internationales, c'est la propagande. Jamais dans l'histoire on ne s'était forgé une arme si efficace de la publicité. C'est grâce à la perfection que la publicité politique a atteint que l'invention d'une Espagne bolchévique, qui n'a jamais existé, a induit les classes dirigeantes de deux vieilles nations fières, l'Angleterre et la France, à accepter presque avec joie la nouvelle de la première de leurs défaites, savoir, l'invasion de l'Espagne par les nazis et les fascistes. C'est par la même méthode qu'en haut lieu, on fit applaudir par les Français et les Anglais, comme à une victoire, leur seconde défaite, — l'accord de Munich.

Il est important de noter que le premier dictateur européen fut un journaliste; de sa profession, il ne savait qu'une chose, mais il la savait bien : la partie publicitaire. Il fut le premier homme à définir le principe fondamental du totalitarisme dans ce monde standardisé qu'est le nôtre : "Un mensonge est un mensonge tant qu'on l'exprime avec timidité; un mensonge demeure parfois un mensonge si on le répète

cent fois ; mais un mensonge devient une vérité lorsqu'on le répète mille fois."

Les applications de ce principe ont réussi à merveille, même dans ce pays-ci ; par exemple, c'est un de leurs succès, le fait que d'honnêtes Américains opinent et disent que les régimes dictatoriaux ont les suffrages des peuples qu'ils ont soumis.

Si tel est le cas, on se demande pourquoi les dictateurs n'accordent point la liberté de presse ni le droit de vote à leurs sujets, et pourquoi ils ont même supprimé les élections des magistrats civils si chères au cœur des Italiens depuis le XIII^e siècle ; pourquoi enfin, en Allemagne, l'élite de la jeunesse est-elle séparée de la famille, entraînée dans des écoles spéciales, mystérieuses, et, rompant tous les liens du sang et de la parenté, grandit-elle dans une dévotion aveugle à un fuhrrer qui est censé infallible, sans une seule pensée qui lui appartienne ?

Les dictateurs crachent leur confiance dans leurs populations aveuglées ; en réalité, ils ne sont pas si confiants. Ils crient parce qu'ils ont peur. N'est-il pas vrai que, aussitôt que des centaines de mille Italiens furent sortis de la grande prison fasciste, ils ont manifesté leur volonté en refusant de combattre contre une petite nation dont la liberté était chère à nos pères, en Grèce et en Albanie. En effet, non seulement nos poètes de notre Risorgimento ont chanté, à l'instar de Byron, l'indépendance de la Grèce, mais plusieurs héroïques volontaires, tout le long du XIX^e siècle, allèrent se battre et mourir pour l'indépendance des Hellènes, c'est-à-dire pour les mêmes idéaux qui inspirèrent les six cent mille Italiens qui donnèrent leur vie pour une Italie libre, lors de la première guerre mondiale.

J'ai vécu avec eux ; j'ai connu leur pensée intime. Ils ont espéré faire triompher la démocratie en Italie, dans le monde.

Nous faisons erreur, tous tant que nous sommes, si nous pensons que la démocratie était un état stable où par-

venir et où vivre confortablement. La vérité est justement le contraire. La démocratie est une création perpétuelle que chaque génération doit mériter et pour laquelle elle doit se battre. La démocratie est en face de nous, non pas derrière ; et il en est de même pour l'Amérique. C'est pourquoi aucune défaite, aucun désastre ne prouvent rien contre elle.

Mais avons-nous vraiment constaté des défaites et des désastres réels de la démocratie ?

Plusieurs esprits bornés le croient, et déjà certains d'entre eux s'inclinent avec un sourire d'approbation devant ceux qu'ils regardent comme les futurs maîtres. En réalité, même l'histoire de l'Europe contemporaine, si tragique soit-elle, démontre que ceux-là ont tort. Pourquoi ? Parce que le seul argument péremptoire contre la démocratie serait l'existence d'une nation librement convertie aux idées du totalitarisme. Or, il n'en existe aucune. Ce n'est que par la force que l'on a soumis toutes les nations : la Russie, l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, la France.

J'ai fait allusion déjà à l'Italie ; mais qu'arrive-t-il à la France, la dernière victime des dictateurs et des traîtres ? J'ai vécu surtout en France pendant les trois dernières années, et je peux vous assurer que l'immense majorité des Français ne pense qu'au jour où on les délivrera des envahisseurs et des dictateurs en herbe.

Aujourd'hui les dictateurs, inventant un nouveau truc psychologique, essayent de nous faire accroire qu'ils sont en train de créer un ordre nouveau en Europe, un nouvel ordre économique que les colonnards pourraient saluer comme étant l'amélioration de l'Europe d'hier, stupidement divisée par des barrières douanières et par des haines nationales. Mais la vérité est que, bien que cette fois-ci la propagande et les colonnards puissent compter sur la terreur et le sang versé, il n'y a pas un seul exemple de nation désireuse de participer au nouvel ordre que les nazis annoncent. Tous les peuples d'Europe refusent de se joindre à un système fondé sur la haine de la démocratie. Quand il advient, comme maintenant en France, que certains chefs se déclarent prêts

à collaborer avec les Nazis, tous leurs compatriotes savent à qui ils ont affaire : à des traîtres. Cependant les dictateurs ont remporté tant de victoires par la propagande. — de la conquête de l'Espagne à l'invasion de la France, — qu'ils continuent encore dans tous les pays démocratiques leur tâche secrète de démoralisation.

Cette tâche prend les formes les plus variées, comme lorsque, dans ce pays, un maître de la langue anglaise, très raffiné, présente le totalitarisme comme une des *vagues de l'avenir*, une nouvelle philosophie que les nations libres devraient essayer de comprendre. Non, le nazisme ni le fascisme n'ont de philosophie; ils sont fondés sur des idées pratiques qui changent au jour le jour. Leurs croisades avortées contre Staline et leur alliance postérieure avec ce même Staline devraient le démontrer à tout le monde. L'opportunisme, le gangsterisme et une systématique tricherie ne constitueront jamais les éléments d'une philosophie.

Mais la démocratie américaine renferme dans son sein des ennemis plus dangereux que ses écrivains, et qui sont prêts à pactiser avec les dictateurs. L'ennemi le pire, c'est la Complaisance. La Complaisance est aussi dangereuse que la Cinquième Colonne. Pour ne citer qu'un exemple, de savants économistes commencent à murmurer que, après tout, l'organisation de l'Ancien Monde occupera tellement les totalitaires, une fois qu'ils seront maîtres de l'Europe, que les Etats-Unis auront tout le temps nécessaire pour étendre leur domination sur cet hémisphère, du Canada à la Patagonie.

Il n'en est rien pour la simple raison que l'histoire est principalement l'histoire des passions humaines, où les intérêts ne jouent pas de rôle, — chose que les économistes comprennent rarement.

Ceux qui croient que le totalitarisme victorieux n'entreprendrait pas de s'imposer sur ce continent ne se rendent pas compte que pour les dictateurs c'est une question de vie ou de mort que toutes les grandes démocraties disparaissent, sans exception.

Les dictateurs ne se sentiraient jamais en paix tant que les nations asservies, — les Italiens, les Français, les Belges, les Norvégiens, les Tchèques, — pourraient compter sur un pays puissant encore libre, surtout si ce pays était plus ou moins prospère. Aux yeux des dictateurs, le pire crime d'une démocratie consiste dans le seul fait d'exister, d'exister dans une atmosphère de liberté.

Par contre, une grande démocratie n'est pas digne de son passé, ni de son avenir, si elle ne se rend pas compte d'une vieille loi de l'histoire et d'une nouvelle loi.

La nouvelle loi, c'est que l'isolation est impossible dans le monde, dont toutes les parties tendent de plus en plus à dépendre les unes des autres, comme justement, il n'y a pas de place pour une nation libre dans un monde d'esclaves.

L'ancienne loi c'est que les riches, l'or, les moyens économiques d'une nation forte peuvent devenir les causes de sa décadence, de sa décadence intellectuelle et politique, (comme ce fut le cas pour des empires tels que Rome et Venise), s'ils ne servent pas toujours les idéaux qui firent d'abord la grandeur morale de la nation.

Comte SFORZA

UNE SEULE BONNE PART

“Suspendez votre travail, dit le Psalmiste, et considérez que je suis Dieu”. Cet appel à la contemplation, n'est-il pas désolant que si peu de chrétiens l'entendent ? C'est pourtant là que gît l'essentiel, le fond de toute pratique religieuse. Notre civilisation extérioriste fait tellement obstacle à cette exigence sacrée, que celui qui ose en parler a peu de chance d'être compris. Qui sait encore aujourd'hui que la contemplation n'est pas seulement une forme facultative de vie religieuse, mais le moyen indispensable pour s'unir à Dieu et la perle précieuse à laquelle tout doit être sacrifié, parce que sans elle tout est perdu ? Pourtant, l'enseignement de Notre Sauveur sur ce point est ce qu'il y a de plus explicite, de plus clair, et pour le constater une fois de plus je veux reprendre avec vous l'épisode célèbre de Béthanie.

“Or, comme ils étaient en route, il entra dans un certain village; une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur, nommée Marie, qui s'était assise aux pieds du Seigneur et écoutait sa parole. Or Marthe était distraite par les nombreux soins du service, lorsqu'enfin s'étant présentée, elle dit : “Seigneur, tu n'es pas en peine que ma sœur me laisse seule pour faire le service ? Dis-lui donc de venir à mon aide”. Le Seigneur lui répondit : “Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu te troubles pour beaucoup de choses, alors qu'il n'en faut que peu et même une seule ! Car Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée”.

Je choisis à dessein la traduction française du Père Lagrange parce qu'à première vue elle semble moins bien servir ma thèse, elle semble parler moins clairement de l'importance et de la primauté de la contemplation que la traduction de la Vulgate : “Et respondens dixit illi Dominus : Martha, Martha, sollicita es et turbaris ergo plurima. Porro unum est necessarium : Maria optimam partem elegit, quae non auferetur ab ea”. En nous appuyant loyalement sur le texte

le plus critique, voyons toute la portée de la leçon que Notre Seigneur fait à Marthe, avec une délicate franchise. Cette dernière est convaincue de l'extrême importance de son service, et elle ne veut pas qu'on oublie de le reconnaître. Ainsi font la plupart des hommes et des femmes d'action. Ils croient, ils veulent croire à la supériorité de leur rôle d'où leur vient cependant une sensation confuse de vanité, de futilité qui leur cause un malaise secret, un vrai prurit d'approbation et de louange. Dans l'énervement de l'action ou mieux de l'agitation, Marthe veut donc qu'on la complimente et la remercie aux dépens de sa sœur, et pour cela elle vient se plaindre qu'on la laisse travailler seule, dans un reproche qui atteint à la fois le Maître et celle, qui assise à ses pieds, l'écoute avec ravissement. C'est la tentation de toutes les Marthes, rongées par une secrète envie, de qualifier d'oïveté et d'évasion dans le rêve ce qu'il faut tenir pour la suprême fleur de l'activité humaine : la contemplation.

Pour leur désillusion et pour la joie de ceux qui ont le dégoût de l'éphémère, voici la dure et salutaire leçon, l'amicale et inflexible rectification de celui qui est la Vérité incarnée : "Marthe, Marthe..." Répétition familière, insistance qui ressemble à l'appui caressant d'une main, application d'un baume pour attendrir l'âme et la préparer à recevoir la dure vérité : "Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu te troubles en vue de beaucoup de choses, alors qu'il n'en faut que peu et même une seule." Ce rappel à la simplicité s'adresse d'abord à Marthe, hôtesse de Jésus, en rapport direct avec la préparation d'un repas qu'elle complique à souhait, mais à travers cette femme et cette circonstance, cela s'adresse à tous les soi-disant réalistes qui s'extériorisent vaniteusement en œuvres futiles. Il faut remarquer et retenir, comme appui de l'autre, la première destination, le premier propos, mais uniquement pour les dépasser avec plus d'élan et de sûreté. Qu'on ne vienne pas, au nom d'une exégèse *minimisante et littéraliste*, nous demander de restreindre la portée de cette parole. Ce n'est pas parce qu'un fait historique se laisse palper et qu'il offre à la main des contours nets et précis, qu'il cesse de signifier autre chose que lui-

même, qu'il cesse de nous porter ailleurs dans ce royaume caché auquel il fait écran comme la chair fait écran à l'âme qui l'anime et le modèle de l'intérieur. Il symbolise avec d'autant plus de suc et de force qu'il est plus réel, plus visiblement incarné. Ainsi le *Sitio* de la Croix où l'atroce soif physique appelle et cause, en une certaine manière, la soif intérieure, la soif, indiciblement plus atroce, de l'Amour divin rebuté! Plus je regarde l'une, plus je vois, plus je dois voir l'autre.

Le cœur allégé par cette brève digression, revenons au petit groupe qui écoute et entoure le Maître. "... de beaucoup de choses, alors qu'il n'en faut que peu et même une seule". O simplicité adorable! Ce n'est pas *l'unum est necessarium* de la Vulgate qui, d'un bond, élude l'humble réalité de cette table trop soigneusement mise, de ce repas bourgeois plus fait pour étonner et plaire que pour fournir une réfection pure et suffisante. Le Sauveur rappelle Marthe à la modestie, à la frugalité, et pour elle-même, et pour ses hôtes. Que de maîtresses de maisons auraient besoin du même rappel! A quels règlements, à quelles absurdités ne conduisent pas la gourmandise, la mode et la vanité? Sur ce point, comme sur bien d'autres, notre siècle rivalise de stupidité avec celui de Tibère. L'humanité ne change guère que pour devenir plus aveugle et plus serve. Pythagore, Hippocrate et Celse seraient-ils mieux écoutés aujourd'hui que de leur temps s'ils revenaient nous enseigner que des soins du corps à la liberté de l'esprit, il y a un lien de cause à effet, que la sagesse alimentaire qui règle en qualité et en quantité la nourriture à prendre, tout en purifiant et en fortifiant le corps, prépare l'âme à l'activité divine de la contemplation? Comme on ne sait plus pourquoi l'homme chemine, la longueur d'un jour, entre deux éternités, on ne sait pas davantage, non plus, pourquoi et comment on doit prendre soin de son corps. A peu près comme le chat sous la table, on mange au gré des circonstances et de la sensualité sans s'inquiéter des effets immédiats d'une telle conduite sur la santé du corps, encore bien moins de ses effets plus lointains sur la santé de l'âme. Mais, on ne se contente pas

de faire ainsi; on va jusqu'à forger des arguments pour justifier une telle démission, et pour discréditer ceux qui pratiquent et enseignent le contraire. Proclamer la singulière unité du corps et de l'âme, affirmer l'absolue nécessité d'une coopération entre ces deux composants de nous-mêmes, c'est s'exposer au mépris et aux injures du crétinisme triomphant qui croit à un monde définitivement compartimenté. C'est la condition de sa tranquillité et il ne faut pas y toucher. Laissons-la lui jusqu'au jour où toute illusion devra être dépouillée, et, en attendant, remercions le Maître d'avoir appuyé, sur une leçon de frugalité, son immortelle leçon de vie intérieure.

"Marthe, Marthe, tu t'inquiètes en vue de beaucoup de choses, alors qu'il n'en faut que peu et même une seule". Lorsque le Sauveur dit : "... Peu de choses et même une seule", cela vise d'abord le repas pour lequel Marthe se donne trop de mal, et cela signifie que peu de plats et même un seul auraient suffi pour la réfection de ses hôtes, mais déjà par l'exagération intentionnelle qui termine cette phrase, on devine le dessein du Maître qui est de nous porter ailleurs, de nous faire accéder au plan de l'esprit. On sent que cette "seule chose" ne fait pas seulement allusion à la table mise, elle veut aussi évoquer un monde de réalités supérieures où les paroles du Sauveur prennent un sens absolu. La suite du discours nous le montre d'ailleurs avec évidence : "Car Marie a choisi la bonne part". La traduction de la Vulgate dit "... *optimam partem*, la meilleure part, la part excellente". Fidèle à l'original, mieux vaut éviter la comparaison : il n'y a pas deux bonnes parts dont l'une est simplement bonne et l'autre meilleure. Il n'y a qu'une seule bonne part et c'est celle de Marie qui choisit la contemplation. L'autre, celle de Marthe dont l'âme s'énerve dans l'action, sans être sûrement coupable, n'est pas bonne. Elle est en quelque sorte indifférente. Si elle provient de la vanité et de la peur de la solitude, elle est mauvaise et démeritoire; si elle provient d'une inclination de tempérament et d'une générosité toute naturelle, elle compte peu, sinon pour rien. Elle a le grand tort d'entretenir dans l'illusion ceux qui s'y

adonnent. Ils croient faire quelque chose pour le royaume de Dieu, et en réalité ils ne font rien qui vaille, lorsqu'ils ne font point de mal. L'action qui ne procède pas de la contemplation ressemble à une poussée de ronces, ou encore à une terre sans eau. Si le grain semé arrive à germer, il est aussitôt brûlé par le soleil. Vain effort! L'action n'a de pulpe et de sève que celle que lui octroie la contemplation. Contempler, c'est interroger la fin, c'est se tenir en contact avec elle, et à quoi peut bien servir la poursuite des moyens, si l'on ne connaît pas la fin, si l'on ne tient pas les yeux fixés sur la fin? De là nous vient toute vraie lumière et de là seulement. Le reste est illusion, simulacre de connaissance. C'est pourquoi le Maître ne dit pas de la part de Marie qu'elle est la meilleure, il dit qu'elle est la "bonne part", la seule bonne part.

Pourtant ce n'est pas tout : car il ajoute aussitôt : "... qui ne lui sera point ôtée", comme pour nous remettre en mémoire l'étonnante conclusion de la parabole des talents. "Je vous le dis : à quiconque possède, on donnera; mais à quiconque n'a rien, on ôtera même ce qu'il a!" Comment peut-on ôter à celui qui n'a rien? Paradoxe illuminant dont le Christ a le secret. Celui qui n'a rien, c'est d'abord le conformiste, le lâche qui n'a pas voulu courir le risque d'obéir aux appels et aux injonctions de la voix intérieure et s'est contenté de suivre les autres en prudent mouton; celui qui n'a rien, c'est aussi, ayant au fond la même indigence, l'agité, l'extériorisé, le funeste homme d'action qui part en campagne sans savoir pourquoi, si ce n'est qu'il faut fuir à tout prix les délices, mais aussi les affres d'un tête-à-tête avec l'implacable Beauté de l'éternel. Ce dernier est un fuyard, un déserteur au même titre que le conformiste et c'est pour cela qu'au jour du règlement de comptes, il connaîtra comme lui, la plus amère désillusion. Il sera parti avec la conviction d'emporter quelque chose, à l'instar du prélat bourgeois dont la damnation insoupçonnable fut révélée à Marie des Vallées, mais dès que ses yeux se seront ouverts à l'autre lumière, il se verra sans aucun mérite, honteusement nu. Dépouillé de l'illusion qu'il avait d'avoir

porté du fruit, il sera vraiment celui qui n'avait rien et à qui on a même enlevé ce qu'il avait. Tandis que de l'autre côté, celui qui aura choisi la *bonne part*, celui qui aura tenu ses yeux fixés sur Dieu, même s'il semble n'avoir pas fait grand'chose, comme sainte Thérèse de Lisieux, celui-là sera le bon serviteur qui possédant peu à ses yeux, mais possédant en réalité le mérite immense de la contemplation, verra s'y ajouter, comme lui ayant été implicite, celui de l'action. Je vous le dis : à quiconque possède, on donnera.

J'imagine qu'à beaucoup cette conclusion paraîtra dure et excessive. On objectera que le chemin de la contemplation n'est pas le seul qui conduise à Dieu, que l'action et les œuvres peuvent y mener aussi. Marthe ne s'est-elle pas sanctifiée comme Marie ? Oui, Marthe s'est sanctifiée, mais pouvons-nous croire qu'elle le fit précisément en continuant de s'extérioriser comme ce jour-là, qu'elle le fit précisément en ne tenant pas compte de la direction nouvelle que lui indiquait le Maître ? Ce serait bien téméraire. Sans doute, nous ne sommes pas tous tenus au même degré de réclusion et de silence, nous ne pouvons pas tous donner à la méditation et à l'oraison un temps égal, mais il y a un minimum de solitude et de silence, de vie recueillie, sans laquelle le salut devient une chose horriblement incertaine . . .

Gabriel M. LUSSIER, O. P.

ILS POSSEDERONT LA TERRE...⁽¹⁾

2. Ly (suite)

Ly lança pêle-mêle des espadrilles, des cigarettes, des bas dans le sac de voyage déjà plein. Le lit était recouvert d'objets superflus. Elle se sentait toujours nerveuse à la veille d'un départ et, la chaleur ajoutant à son énervement, elle allumait cigarette sur cigarette. Elle aurait voulu partir sans bagages trouver dans chaque ville où il faudrait passer la nuit, son lit, ses effets personnels, les robes qu'elle aurait à ce moment le désir de porter.

Elle fuyait F... où son mari allait mourir. En apprenant son état, elle avait voulu être loin. Elle courut annoncer au patron qu'elle avait changé d'idée; elle l'accompagnerait comme secrétaire à San Francisco, si sa proposition tenait toujours. Certes! elle tenait. A la maison, où elle s'était fait une vertu de refuser ce voyage, elle prétendit qu'on le lui imposait. Toutes les difficultés s'aplanirent d'elles-mêmes. Certains gestes irréparables s'accomplissent avec une facilité dont on ne manquerait pas de s'effrayer si on s'arrêtait à y penser.

Mais Ly laissait des problèmes. Maintenant qu'elle allait être libre, elle redoutait certaines manœuvres qu'elle avait devinées pour le mariage d'Edward avec sa cousine. Elle savait que Dorothee seule pouvait faire obstacle à ce mariage. Mais elle ignorait comment atteindre la jeune Wilding dans son amour-propre. Elle s'était assurée qu'on répétait à la jeune fille certaines phrases, que celle-ci apprenait des détails en apparence compromettants ou du moins qui devaient l'irriter contre le jeune homme. Mais rien ne résultait de ces tentatives. Elle gardait André, mais il ne l'épouserait pas. Tous les deux le savaient depuis toujours

(1) Ces pages sont extraites d'un roman qui paraîtra en 1941 aux Editions de l'Arbre. La première partie a paru dans les cahiers de décembre 1940, de janvier 1941, de mars et d'avril 1941. Le titre "Ils posséderont la terre" n'est que provisoire.

Tout droit de reproduction interdit.

sans qu'il eût été nécessaire de le dire. Il était par nature incapable de s'engager pour la vie. Edward, par contre, se laisserait engager. Ensemble, ils voyageraient. Peut-être viendrait-elle à s'habituer à lui, à l'aimer. Faite pour être aimée, elle comprenait mal un sentiment partagé et ne se sentait sûre que quand elle se laissait aimer sans entrer dans le jeu.

Elle en était là de ses réflexions quand la sonnette vibra au bas de l'escalier. Elle entendit dans le corridor les pas mal assurés de la bonne marchant sur la pointe des pieds pour ne pas troubler la sieste de madame Laroudan. Instinctivement, Ly releva derrière son oreille une mèche rebelle, attentive à tous les bruits. La glace du cabinet refléta un large front terreux, son regard sans éclat. Elle fut tentée de détourner les yeux, mais elle se força de contempler son visage de trente ans. "Il y a un an, pensa-t-elle, j'étais incapable de penser à ce que serait la vie après trente ans." Depuis l'âge de 20 ans, elle reculait la limite et pour s'habituer se disait : "Il me reste encore cinq ans, trois ans, deux ans." Il lui avait semblé qu'elle ne pourrait voir au-delà. Aujourd'hui non plus elle ne voyait pas au-delà, du moins sous cet angle. Il lui faudrait s'habituer à ne plus penser à son âge, à envisager la vie sans limites.

En bas, madame Laroudan et une voix, que Ly croyait identifier comme celle de Gisèle, sa sœur, s'entretenaient dans le salon. Ly songea : "Il est mort". Elle ne ressentait que de l'ennui à l'idée des formalités auxquelles il lui faudrait se plier. Elle pressentit qu'on allait l'appeler avant d'entendre le cri de sa mère :

— Lyône!

— Je descends.

— Il ne reconnaît plus personne, dit madame Laroudan, qui ne manquait jamais une occasion de tout dramatiser.

Cette fois pourtant, croyant d'exagérer, elle disait vrai.

Ly ne prononça pas un mot et suivit sa mère et sa sœur dans le salon. Elle écoutait le récit de Gisèle, la figure crispée, avec son air tendu, précurseur des crises à froid, ses plus redoutables. Elle déplaça un bibelot sur la cheminée.

Sa mère, en robe d'intérieur, les cheveux défaits, était effondrée dans un fauteuil. Elle regardait sa fille aînée avec des yeux nouveaux.

— Il ne cesse de prononcer ton nom, dit Gise.

Mais elle :

— S'il peut durer jusqu'à ce soir. Je ne puis remettre ce voyage. Et puis, je ne veux pas qu'on sache . . .

— Ly, cria madame Laroudan, scandalisée.

Elle la regardait aller et venir devant elle, se cogner aux meubles comme un fauve dans une cage trop étroite. Elle avait peine à croire que cette femme qui se défendait contre son mari mourant avec cette apreté, avait été une petite fille qu'elle avait tenu contre son sein, dont elle avait bercé les chagrins d'enfant. Elle se défendait de la juger, et, elle, sa mère, elle en avait peur.

Mme Laroudan avait espéré que Ly se réconcilierait avec son mari. Elle était foudroyée par la tournure imprévue des événements. "Le ciel va la punir." Ly n'aimait peut-être pas cet homme, mais, croyait-elle, elle l'avait aimé, elle l'avait épousé. Et il allait mourir.

C'était bien ce que pensait Ly ; il allait mourir. Elle avait en horreur les gens qui meurent. A l'époque de son entrée dans le monde, elle s'était brouillée avec une amie, qui, en deuil de son père, sanglottait à tout propos. Elle ne pardonnait pas à Patrice d'être venu si près pour mourir. Elle avait parfois imaginé sa mort à l'étranger. Elle aurait reçu un câblogramme lui annonçant la nouvelle. Mais mourir en pleine ville de F . . . , elle ne lui pardonnerait pas cette dernière maladresse.

— Il était toujours en travers de quelque chose, fit-elle rageuse.

— Ne dis donc pas cela, Ly.

— Tu crois toi, ma petite Gise, que je fais ce voyage pour mon plaisir. Tu ne comprends donc rien. Vous ne comprenez rien !

Puisqu'il la réclamait, Ly verrait Patrice à l'hôpital, mais elle ne promettait pas de décommander le voyage.

— Il n'est peut-être pas si mal, après tout. Dans ces moments-là, tu sais, maman, on exagère toujours.

Elle pria sa mère de l'accompagner. Elle arriva gantée de blanc au bord de la couche du moribond et, après quelques signes d'impatience, elle tira sa mère par la manche et elles sortirent.



Revenu du nord plus tôt, ses vacances gâchées, André n'osait se présenter chez Ly qu'il croyait auprès de son mari. Il avait trouvé dans son courrier une lettre de Génier l'invitant à dîner sous prétexte de le consulter au sujet de son fils. Il répondit aussitôt, fixant un rendez-vous au gros homme pour le lendemain.

Muni de l'adresse de Génier, il traversa toute la ville. Il trouva le numéro indiqué dans la lettre au-dessus de la porte d'une maison de briques jaunes à pignon de tôle ocre. C'est sous ce pignon que logeait le marchand de médailles. André fut accueilli dans un home confortable de cinq pièces, aux meubles d'acquisition récente. Le mobilier de cuisine était laqué blanc ; les meubles du salon et de la salle à manger avaient été entassés dans une pièce double, débouchant sur l'escalier et avec laquelle la cuisine formait un angle droit. A l'avant, donnant sur la rue s'ouvraient deux chambres en soupente comme la cuisine. Un balcon prolongeait cette dernière pièce au dessus d'une cour sombre, encombrée de déchets de toutes natures.

André avait gardé de ses maux d'estomac l'habitude de faire la sieste après les repas. Génier connaissait ce détail qu'il avait appris durant la convalescence du jeune homme. En faisant visiter la maison à son hôte, auprès duquel il s'excusait du désordre Génier lui dit en désignant du doigt le lit de la deuxième chambre :

— Vous pourrez vous étendre dans cette pièce. Et il ajouta aussitôt : J'ai changé le courtepoinle en prévision de votre visite.

— Mais je ne veux pas vous déranger, fit le jeune homme sans conviction.

— Je m'étendrai moi-même dans ma chambre, fit le gros homme. Une courte sieste ne fait de mal à personne.

Il continua :

— Vous me trouvez bien encombré, n'est-ce pas. Je ne voulais pas mettre mes meubles en entrepôt. Ma femme est attachée à ces choses-là. Et puis, je suis mieux ici que dans une chambre.

— Quand ma femme sera revenue, continua-t-il, je vous ferai goûter des plats comme elle seule sait les faire. Il parla de sa femme, de sa vie passée.

.....
Ils mangèrent d'abord en silence, car si la viande était excellente et le pain croustillant, la température de la maison était basse. La graisse figeait dans les assiettes. Les deux hommes se hâtaient.

Le repas terminé, Génier n'avait pas encore dit un mot du prétexte qu'il avait invoqué pour attirer André chez lui.

Ils se rendirent au salon pour fumer une cigarette.

— Je sais des choses qui vous intéressent au sujet d'Edward et de Ly.

— Vous connaissez Lyône Laroudan ? demanda André.

Il ne répondit pas à cette question.

— Elle est partie à San Francisco . . .

— Mais alors son mari n'est pas si mal.

— Il se meurt.

Génier était assis dans un fauteuil, les jambes écartées sous la pression du ventre, le torse rejeté en arrière. Il fumait d'un air insupportable. André, les jambes repliées sur l'appui du canapé (il cherchait sans cesse une position confortable après les repas) se renversa sur le dos.

— Elle va épouser votre ami Wilding, dit encore l'homme.

— Vous êtes fou, Génier, complètement maboul.

— Vous vous demandez comment je sais toutes ces choses, n'est-ce pas ? Vous savez moi quand je m'intéresse à quelqu'un . . . Vous m'avez traité comme un ami, vous avez accepté de dîner chez moi, je veux vous rendre service.

— Mais vous ne comprenez pas.

— Je tiens ces détails de la bonne des Laroudan !

André ne voulut pas en entendre plus long. Ly, partie à San Francisco . . . Il téléphona. Ly partait le soir. Elle le verrait une minute avant le train.



Il s'imagina en la voyant qu'elle avait changé sa façon de se peigner.

— Non, expliqua-t-elle, je les renvoie en arrière d'habitude mais ils ne veulent pas tenir.

Il remarqua la peau sombre et luisante des paupières, le peu d'effet, ce soir, de ce petit retroussis au milieu de la lèvre supérieure, pauvre visage que l'absence de maquillage dépouillait de son caractère d'unité.

Il se rappela qu'elle prétendait jadis quand on lui faisait compliment de son beau teint qu'elle était seulement lavée. Elle disait : "Je suis toujours prête la première. Gilberte et Gise s'assoient à leur miroir à quatre heure et je les attends encore à l'heure du diner. Moi, ça ne traîne pas, quand je suis propre toute ma toilette est faite." André avait aimé cette fierté.

Le jeune homme comprenait à son teint, à ses cheveux, que l'après-midi avait été manqué. Elle lui décrivit l'emploi de son temps. Ils évitaient de parler d'eux-mêmes, gênés par cette agonie.

— Patrice est mort cet après-midi, dit-elle enfin presque bas.

Ce n'était pas ainsi qu'elle avait dessein de lui annoncer la nouvelle mais elle ne trouvait plus l'agencement de phrases qu'elle avait préparées. Sa jambe touchait celle d'André. Il avait levé les yeux et la regardait. Il remarqua ses sourcils qu'elle n'avait pas épilés et qui étaient plus fournis.

— Je ne sais si j'ai tort, dit-elle. Gise a offert d'accompagner le patron à ma place.

— Ce serait une solution . . .

— J'ai refusé. Et puis tout le monde ignore ce mariage. C'est moins que jamais le temps d'en parler à l'Administration. Ça ferait des complications. Maman me blâme, dit-elle après une pause.

Il ne dit rien. Elle crut qu'il la blâmait aussi et se levant brusquement elle s'éloigna de lui.

Robert CHARBONNEAU

LES ETAPES SPIRITUELLES DE PSICHARI (1)

"Vous m'avez appris qu'il n'y a, comme disait Sainte Angèle, qu'un livre à lire : La Croix. Puissè-je maintenant l'écrire, ce même livre, mais au-dedans de moi-même..." Ainsi Psichari parlait-il au P. Clérissac et telle fut sa règle, dès le lendemain de sa conversion. Cette unique année de plénitude chrétienne, on la voit à travers ses lettres par quelques témoignages, si parfaitement réussie qu'on en vient à douter qu'un tel palier eût pu jamais être dépassé. En soumission à cette religion qu'il vient d'embrasser, tout en lui s'ordonne; il entre à plein dans la réalité vivante de la foi.

C'est une foi lucide. Aucun sacrifice de l'intelligence, mais, au contraire, son exaltation et son accomplissement. "La noble ivresse" qu'il avait aimée, se satisfait dans ces perspectives nouvelles où tout ce qui était encore obscur est devenu clair. Il veut une *religion appuyée sur une large culture*, et s'il s'oppose plus que jamais aux intellectuels, c'est parce que leurs connaissances, à eux, lui semblent incomplètes, déracinées, c'est pour faire retour à la véritable intelligence, *la plus grande des simplicités*. On le voit, dans les cinquante dernières pages des *Voix qui crient dans le désert*, passer en revue l'essentiel des dogmes chrétiens, les analyser l'un après l'autre, s'efforcer d'en retrouver la racine dans son âme même et dans son esprit. Les théologiens définissent la foi comme un acte de l'intelligence surnaturalisé par la réponse que fait Dieu; la grâce était venue; mais l'élan de l'homme ne cessa jamais de lui correspondre.

Mais si l'intelligence est un des caractères de cette foi. l'autre est l'amour. Cet amour de Dieu, que Maxence avait connu au désert, — *ce gonflement d'amour, cet abandon-*

(1) Ces pages font suite à celles que nous avons publiées dans les cahiers de mai-juin 1940 et de novembre 1940. Elles sont extraites d'un volume qui devait paraître en juin 1940, chez Plon.

nement d'amour, cet épanchement — il ne cessa d'en approfondir les assises et d'en éprouver la déchirante joie. "Je sens, écrit-il, que je donnerai à Dieu tout ce qu'il me demandera ?" Et un prêtre qui le rencontra à ce moment là, parle de lui comme d'une "âme eucharistique". Cette connaissance que donne l'amour, plus pénétrante et plus complète que celle de l'intelligence, il l'a possédée par le mouvement le plus spontané de tout son être; elle s'exprime de cent façons dans *le Voyage du Centurion* (qui s'achève par ce mot "aimer"), dans tant de lettres. Quelques uns de ses cris équivalent en beauté à ceux de Pascal, peut-être même de la grande sainte Thérèse. Ce soldat retrouve sans efforts le langage et les attitudes spirituelles des mystiques.

Intelligence et amour, on ne peut s'empêcher de noter que ce double caractère de sa foi est substantiellement lié à ses rapports avec l'ordre de Saint-Dominique : qu'il s'agisse soit d'une influence, soit de cette intuition qui mène une âme sincère vers son climat naturel. Il semble qu'une volonté secrète a poussé Psichari vers la grande famille des moines blancs et noirs. "Mordu par le chien", c'est à travers la pensée dominicaine qu'il trouvera sa route chrétienne. La *vie de Saint-Dominique* par Lacordaire fut une des lectures qui agirent le plus sur lui; son ami Maritain avait appuyé sur le thomisme son effort pour refaire la philosophie et Psichari avait recueilli maints échos de cette pensée; le P. Clérissac appartenait à l'ordre et, plus tard, quand le désir de sacerdoce commencera à sourdre en lui, ce n'est pas vers Issy où avait vécu son grand-père que Psichari se sentira attiré, mais vers les couvents dominicains, vers Rijkholt en Hollande où il fera une retraite.

Dans la grande famille des Prêcheurs, parmi ceux dont on a dit qu'ils furent "missionnés pour maintenir l'Intelligence chrétienne dans la lumière de la contemplation et de la Théologie", Psichari trouvait porté haut ce respect de l'intelligence véritable qu'il avait appris dès son enfance. Les longues années d'études, ces patientes préparations dont il savait que chacun des Dominicains les a subies, lui étaient des garants non seulement de connaissance mais de jugement.

Il admirait ainsi que l'Ordre sût si bien "*éviter cet écueil ordinaire qu'est le repliement sur soi-même, l'abus de l'observation intérieure*" (2) ; il avait fait l'expérience de ce que peut être la fraternité dominicaine, de cette parfaite compréhension dans la charité que le P. Clérissac lui avait prodiguée. Il avait par un magnifique exemple, pénétré le sens de cet équilibre où vise la règle : "aux mœurs de l'intellectuel ajoutez les penchants de l'ascète et l'étonnante activité de l'Apôtre". Cette virilité dans la foi, cette délicatesse jusque dans la rigueur, cette sage audace, qu'il portait en lui, il les retrouvait parmi les fils de celui que Lacordaire lui avait montré "aussi grand par le génie que tendre par le cœur."

En suivant désormais la voie chrétienne, on dirait que Psichari, non seulement s'accomplit mais se renouvelle. Malgré l'admirable effort par lequel il tendait au meilleur de soi, on l'avait vu, jusqu'alors, encore traversé par de sombres lumières : Maxence, lui-même, au désert, cède à l'abîme et frôle ses bords. Mais à partir du moment où il est chrétien, — sauf une brève période où reviendra le drame — la foi qui le soutient enveloppe de joie toutes ses pensées et tous ses actes. Joie étrange du chrétien qui n'abolit ni les troubles ni les tristesses, ni les déchirements mais semble ordonner toutes les misères de l'homme à une fin qui leur impose un sens et qui, par cela même les apaise. Le "*gaudium de veritate*" dont parle saint Augustin, voilà ce qui abrite cette grande paix où nous considérons Psichari les derniers mois de sa vie.

Rien ne serait pourtant plus inexact que de le croire, en quelque sorte fossilisé par cette joie même. On connaît de ces convertis qui, dans l'orgueil d'une victoire dont ils se croient artisans, se raidissent tant que la vie semble pour eux cesser d'être. "La communion les infatue", a dit cruellement André Gide de certains. Psichari n'a été ni infatué ni durci. Pas un mot dans ses lettres, dans son journal intime qui laisse apparaître la vanité de cette réussite où il est : au contraire, combien d'aveux de souffrances, combien de tourments!

(2) Lettre au R. P. Barnabé Augier, 20 nov. 1913.

Humble, il se sent inégal à cette promesse qu'il a reçue; il gémit devant ces *affreuses misères* qu'il ira porter au confessionnal; ah, il ne se croit guère en route vers la sainteté! Eh bien, loin d'être, comme il advient, retiré par sa foi, en un abri d'indifférence, les drames qui se jouent à ses côtés le trouvent attentif et charitable: celui de ses parents qui viennent de se désunir, celui d'un être qui, jadis, l'a fait souffrir et que son exemple achèvera de conduire vers la paix.

Mais, pour n'avoir rien de figé ni de fat, sa foi n'en était pas moins terriblement exigeante. Il avait depuis trop longtemps pris l'habitude non seulement de se soumettre aux disciplines, mais encore de les rechercher, pour ne pas entrer d'un seul coup dans les règles les plus austères du catholicisme. Nul Jansénisme, il va de soi: la confiance qu'il a en Dieu le préservera de ces sombres ivresses. Il en va seulement de sa vie chrétienne comme de sa vie militaire: en chacune, il mesure pleinement la signification des ordres, il les accepte dans leurs grands comme dans leurs petits aspects. Nous verrons comment il se livre non seulement aux rythmes de la liturgie mais même aux dévotions les plus minutieuses. On devine son austère plaisir à rédiger pour soi, ces "règles de vie" auxquelles il se pliait avec précision.

Son œuvre littéraire subit le même renouvellement et il est évident que la différence de ton, si sensible entre *l'Appel des Armes* et *le Voyage du Centurion* manifeste cette transformation intérieure. "C'est un tremblement que d'écrire en présence de la Très Sainte Trinité" disait-il, et, dans une lettre à Francis James, où il explique d'ailleurs à merveille le vrai sens de l'apologétique par la plume⁽¹⁾, on sent qu'il pense à lui-même quand il demande à l'écrivain chrétien de "décrire simplement et fidèlement la qualité du sentiment catholique". Ce dessein humble et grand, il l'a accompli dans le *Voyage*, document unique sur un des faits essentiels de la réalité chrétienne: dans quelle mesure aurait-il pu en

(1) "Montrer à ce monde lamentable où nous vivons, ce que c'est qu'une âme de chrétien, voilà certes une des formes les plus angossantes de l'apologétique". Lettre du 16 fév. 1913.

renouveler les aspects sans tomber dans l'intention édifiante ? Cette destinée si parfaite en son bref déroulement ne répond point à une telle question, la même qui se trouve posée à tous les romanciers catholiques et où tant s'embourbent. Si l'on songe cependant au mot profond de Charles Du Bos, que le devoir du romancier chrétien est de "purifier la source", on peut croire que de cette source tant purifiée, d'autres eaux auraient pu jaillir.

Il faudrait ajouter que la même sévérité qui le poussait à se brider lui-même par une règle austère, à concevoir son art sous une forme presque sacramentelle, en tout cas comme un apostolat, il lui arriva de l'exercer aussi contre autrui. Entre Péguy et Psichari, les derniers mois de leur vie mirent une assez pénible distance. Alors que Psichari, avec une logique parfaite, acceptait tout du catholicisme et se soumettait aux pratiques dévotes, Péguy demeurait, bien que croyant et admirable croyant, un catéchumène de la porte.⁽²⁾ La rigueur du Centurion s'accordait mal avec une attitude qui lui paraissait illogique. Sans bien savoir si des raisons nobles et même dramatiques ne renaient pas son ami et son maître, il se détourna de lui. Vieillis tous deux, Psichari et Péguy se seraient-ils rejoints ? L'ardent néophyte eût-il compris que le jugement, en ces délicates matières, n'appartient qu'à Celui à qui rien n'est celé et qu'on peut être médiocrement fidèle aux Commandements de l'Eglise en suivant glorieusement les Commandements de Dieu ? Ici encore, la réponse nous échappe. La mort seule les rassembla. Mais cette séparation semble avoir eu la valeur symbolique de rappeler que, pour suivre le Christ, l'homme doit, comme il est dit dans l'Écriture, abandonner son père et sa mère, et son maître, et son ami.

Mais cette rupture a un autre sens : elle nous éclaire sur un des aspects essentiels du catholicisme de Psichari, — et de Péguy. Alors que Péguy, chante admirable des grandes communautés fraternelles, de la nation, du peuple, demeure, dans la vie, un franc-tireur, un isolé, Psichari qui a

(2) Sur l'explication qu'on peut proposer, cf. Daniel-Rops, *Péguy*, pp. 209-39.

découvert sa route tout seul, parmi les déserts de sable et les races étrangères, éprouve le besoin de s'intégrer, de s'agrèger. Moins peut-être physiquement que moralement. ⁽¹⁾ Il entre dans "l'assemblée", dans l'Eglise. Ces *hommes de scrupuleuse fidélité, ces hommes d'observance*, ce sont, pour lui, les frères et les continuateurs de ces immenses troupes de saints et de héros qui l'ont requis et déterminé. Le "mystère de l'Eglise" ⁽²⁾ Péguy en a magnifié certains éléments symboliques; Psichari est allé plus profond, là où il s'explique et, pour chacun, devient la plus vivante des réalités. L'Eglise est, pour le chrétien, la figure même, la manifestation temporelle du Christ : "Jésus répandu et communiqué" disait Bossuet; à travers elle, le Centurion qui a considéré avec tant d'amour le Corps pantelant attaché au bois, le retrouve, douloureux et glorifié tout ensemble. L'Eglise, pour le Chrétien, c'est encore l'expression de l'éternité divine : "créée avant les siècles des siècles, promise à l'infini du futur" chante le Capitule de Prime, "fondée avant toute chose, écrit le Pasteur d'Hermas, et pour qui le monde fut fait." En elle le petit-fils de Renan rejoignait la plus totale des fidélités.

Ainsi s'explique son adhésion complète à ce que le Catholicisme propose de plus exact, de plus humblement quotidien. Dans la "regula vitae" qu'il s'est fixée, les *heures chrétiennes grandes et douces* tiennent une place importante. Les indications liturgiques dont il accompagne souvent l'entête de ses lettres montrent à quel point il était attentif à suivre pas à pas, dans un bréviaire, ce grand déroulement des Cycles, dont l'un fait participer le Chrétien aux mystères du double Avènement, de la Passion, du Rachat et de la Gloire, tandis que l'autre rend chaque jour présente à la pensée du fidèle la foule des Apôtres, des Martyrs, des Vierges et des Confesseurs. Le sacrifice eucharistique qui est, pour le catholique, le centre de tout, l'aboutissement de tout l'enseignement, Psichari en fait le but de sa pensée chré-

(1) On nous l'a montré, à Cherbourg, vivant assez à l'écart, mais plein de gentillesse quand il se trouvait en société, membre actif d'une confrérie de Saint Vincent de Paul.

(2) Titre du livre du Père Clérissac.

tienne : c'est sur cette *Pierre de touche* que s'achève les *Voix qui crient dans le désert*; retenu par le service loin de la Communion, nous le voyons, dans son journal, parler de *famine*. Et n'y a-t-il pas une grande signification dans cette fidélité que nous lui voyons, — jusqu'à la mort — à cette lente prière qu'il n'a cessé de répéter chaque jour, dont il a même fait un commentaire partiel, le Rosaire, patiente et symbolique, en qui s'unissent les paroles annonciatrices de l'Ange, la voix éclatante de Saint Bernard, et, parmi d'autres, tant de tradition dominicaines ?

Ernest Psichari n'aurait pas été celui que nous savons si cette foi magnifique n'avait été pour lui une sorte de palier d'où il lui faudrait s'élancer plus haut. On songe au mot de Nietzsche, "l'homme est quelque chose qui veut être dépassé". Mais ce que l'exemple de Psichari enseigne, c'est que le vrai dépassement est dans le sacrifice, que l'homme ne va au-delà de soi que par l'immolation de soi.

Il y a quelques mois à peine que Psichari est catholique et déjà, pour maints de ceux qui l'approchent, il est manifeste qu'il ne s'en tiendra point à être un fidèle parmi d'autres, qu'il voudra assumer une responsabilité plus grande et participer davantage aux réalités eucharistiques. Cette vocation était si évidente que des prêtres la notaient et que, dit-on, un de ses soldats, son ordonnance, l'avait devinée. Ce sera le dernier grand débat de cette vie. Un épisode qui nous le montre tout proche du dernier de nous tous, menacé comme tout le monde dans le fond de son être, nous le rend infiniment proche et humain. Le journal intime en porte trace : tout le mois de juillet 1913, nous le voyons se débattant parmi les sécheresses et ces tourments dont les plus grands saints ne sont pas préservés. Heures affreuses, où l'âme se sent lâche, découragée, prête à tout abandonner, cependant que le vieil ennemi rôde, *quaerens quem devoret*. A la fin du mois, ce combat s'achève et c'est comme une nouvelle conversion, un second baptême. Dieu a vaincu. Il avait peut-être cru, le Centurion, que la conquête de la foi était un aboutissement : pour une nature telle que la sienne, c'était, ce ne pouvait être qu'un nouveau point de départ.

On le voit alors se lancer d'un nouvel élan sur la route. Le 19 octobre, il prend l'habit du tiers-ordre de Saint Dominique. Il ira plus loin, mais dans quel sens ? Ce qui, en cet instant le sollicite, semble contradictoire. Devenir prêtre, c'est renouer la chaîne que l'apostasie de Renan a brisée ; c'est prendre la place laissée vide, c'est donner à la fidélité un gage tel que la mémoire demeurée chère n'en soit pas condamnée, mais rédimée. Déjà, le jour de sa Confirmation, n'a-t-il pas pris le nom de Paul, pour effacer les phrases impies que Renan a décochées contre l'Apôtre des Gentils ? Mais n'y aurait-il pas aussi une autre mission à accomplir ? Cette armée, à laquelle il appartient et demeure passionnément lié, s'il est vrai que l'intention chrétienne donne son sens au message qu'elle porte, ne faut-il pas, alors, demeurer dans ses rangs, être parmi elle témoin du Christ, comme l'ont été les Croisés et Saint Louis, et Jeanne d'Arc, — *miles Christi*, Centurion ? Et il reste encore cette autre sollicitation, plus profonde, celle du sacrifice. Dans la perspective chrétienne, pour le salut de toutes ces valeurs qu'il avait dénombrées et qu'il tenait pour trahies, l'immolation lui paraissait plus que jamais nécessaire. *Racheter la France* : serait-ce en participant quotidiennement à l'oblation du Christ, en "exilant son cœur dans la solitude du vœu" ⁽¹⁾ ? ou serait-ce *par le sang* qu'il atteindrait à ce but ? Le désir du sacrifice était plus fort en lui que jamais, dans les derniers mois de sa vie : mais le débat n'était pas tranché.

Le 16 mars 1914, Psichari au P. Clérissac : "*Souvent la certitude de ce qui me sera demandé me pèse ; j'ai peur, je ne me sens pas prêt. Mais je sais bien aussi qu'il me faudra me rendre, et j'entends clairement cette voix intérieure qui me dit l'adorable parole toujours présente en moi : Alius te cinget et ducet quo tu non vis. Que la volonté du Seigneur Jésus soit faite, et non la mienne.*" Ce qui lui était demandé, le savait-il lui-même ? Mais d'avance il l'acceptait.

Ce sacrifice, le mouvement le plus profond de son âme l'avait désiré, la logique de sa pensée l'avait jugé nécessaire ; il avait vu en lui, l'aboutissement de ces disciplines militaires

(1) Clérissac.

dont la méditation n'avait cessé d'escorter sa vie; voici que sa foi lui donnait un sens que nul ne dépasse. Il ne fallait plus qu'une occasion pour qu'il s'accomplît, — à Saint-Vincent Rossignol, face à l'ennemi, le chapelet enroulé au poignet, le 22 août 1914.

DANIEL-ROPS

SOIR

*Mon cœur a grande peine en ce soir automnal :
Je n'ai plus un ami, je n'ai plus une rose,
Je n'ai plus de chagrin, je n'ai plus qu'une chose :
Ce cœur désaffecté dont le bruit me fait mal.*

*Le soir est accroupi dans ce bois de santal
Qui se réveille en moi lorsque l'heure est morose.
Oh! le soir est affreux. Le soir est brun et rose :
Il ouvre contre moi sa gueule de chacal.*

*Entre deux jours trop longs s'inscrit la nuit trop brève
Et le soir est le spasme ultime avant la trêve
Où le rire des nuits boit les larmes du jour.*

*Mes songes vont mourir et laisser place au rêve.
Je suis comme un navire arrimé sur la grève
Qui part à la conquête absurde de l'Amour ...*

François HERTEL

DISCOURS DE L'HOMME

à la Terre
suivi d'un quatrain
à la Source.

*Une parole est dite et des pas sont passés,
Parce qu'il reste encor du souffle dans les bouches.
Parmi la terre neuve un sillon s'est tracé,
Et l'on entend la voix de quelque homme farouche...*

*"Va toujours quand me scelle aux départs mon humeur;
Point de brume à mes pieds; je sais toutes les ombres.
Mon œil n'a plus de vitre et je sens la couleur!
O ce voyage sûr qui m'aspire... Je sombre
En l'oracle promis : une sybille dort
Parmi mon verbe clair..."*

*Prêtons l'oreille aux vignes
Pour voir si elles ont un chant dans leurs trésors.
Et le ciel qui s'imprime aux paresse des lignes
Ne va-t-il pas savoir qu'il fait bon sous le jour?*

*Silence! J'entends trop et j'ai perdu mon masque;
Ces blés sont trop mûris : refaisons les labours.
Arbres! Perdez vos fruits sous mon regard fantasque.
J'ai besoin que la nuit aveugle vos saisons,
Car l'oreille sommeille aux concerts trop sonores.
Verse-toi, Nuit! Je veux sentir comme un poison
Se ramifier l'ardeur précoce des aurores...*

*L'accord a duré trop entre le jour et moi;
Mon chant ne viendra plus susciter les présences.
Ma Nuit, dissipe enfin les souverains émois;
Vois, sévères, se perdre une à une mes stances...*

*Il faut qu'une heure sonne au milieu de l'azur;
O Terre qui m'attends, mes doigts laissent leurs brides!
J'ignorais les desseins de tes climats futurs,
Mais un peu de chaleur m'aura donné des rides.*

*Ton vent me souffle au cœur et je ne puis choisir :
Redonne-moi la Mer aux finesses obscures,
Car tu n'as pas cerné de ruses mon plaisir;
Je veux le souvenir des puissances trop pures...*

*L'eau rare dans la Mer oubliera ton frisson;
Mais Source! Je devine au sort des pierres vives,
Unique de la perdre où siffle la chanson...
Source, regarde aussi la sagesse des rives!"*

Jean-Louis LANGLOIS.

“ La maison aux Phlox ” par Michelle LeNormand

Dans ce recueil de billets et de poèmes en prose, l'auteur exprime surtout sa reconnaissance envers Dieu en retour des jours de mer, de montagne et de lac qu'il a bien voulu lui donner en même temps que le goût de la nature et le don poétique. C'est une action de grâces.

Il faut jouir de la beauté des choses. Chacun peut en être si riche, s'il veut seulement!... C'est la leçon qui se dégage de *La Maison aux Phlox*, et particulièrement du court chef-d'œuvre qui a pour titre “Israël”.

C'est un livre d'émotions douces et d'impressions champêtres dont l'expression est souvent originale et frappante. En voici deux exemples : “... La pluie gratte aux vitres.” “L'embrun, poussé par le vent, mouillait le village comme une pluie horizontale”, etc.

L'auteur décrit, comme les peintres modernes, avec les couleurs primaires seulement. Il y a des maillots verts, rouges, jaunes. Il y a des feuilles vertes, rouges, jaunes. Il y a des maisons vertes, rouges, jaunes. Le soleil est jaune. Le ciel est bleu. L'herbe verte. Et ainsi de suite. Chez Michelle LeNormand, point de clair-obscur, et fort peu de nuances. Par compensation, un grand éclat. Comme ils brillent, les champignons d'*Au Bois Magique*!

La dernière page, *Le Souhait*, est un témoignage sincère. L'auteur n'est pas encore parvenu à ce point de pureté désespérée où tous les aveux ne coûtent plus rien et où l'allusion rare, loin d'être une expression inachevée, timide, en est devenu le suprême effort. C'est que d'abord, il faut, comme Michelle LeNormand le dit dans un paragraphe qui vaut à lui seul un poème :

“... habiter la campagne, — une maison aux larges fenêtres à espagnolettes, qu'on ouvre à deux battants, pour recevoir tout le vent du matin, tout l'air de la nuit; pour voir sous un ciel très bleu, matinal, les ramures des arbres dressées, toutes couvertes de givre, brillantes comme de géants candélabres en cristal. Ah! méditer, à la campagne...”

Pierre BAILLARGEON

“Mondes chimériques” par François Hertel

Devant un livre comme *Mondes Chimériques*, le critique demeure tout pantois, habitué qu'il est à faire la recension d'ouvrages bien définis : roman, volume de vers, essai, thèse. *Mondes Chimériques* appartient à l'un et l'autre de ces genres sans définitivement se rallier à aucun.

Françoise s'était créé, autrefois, un monde chimérique, *Meïpe*, immortalisé par son père, André Maurois. Lorsqu'on était privé de dessert : “Il y en aura à Méïpe” était l'éternelle réponse. Les mondes de François Hertel sont d'un autre ordre.

Sans avoir été présenté l'un à l'autre, Anatole Laplante et Charles Lepic se rencontrent, rue Sainte-Catherine, et deviennent amis et confidents. Ils devisent interminablement sur mille sujets. Tout y passe : Katherine Mansfield, La Fontaine, Barabbas, l'Eglise, la civilisation ; plus que moins. Aucun sujet n'est omis.

Le mot qui qualifie le mieux ces propos plutôt variés est l'originalité. Tout le mérite du livre — et il est très grand — repose sur l'originalité. Hertel répugne aux sentiers battus ; il a une manière à lui tout seul d'aborder un problème et de le résoudre. Il appelle à son aide aussi bien Pline que Rabelais, François de Sales que Vauquelin ! On a un peu l'impression que ceci n'a pas demandé grand-peine à l'auteur et on lui en veut de céder à la facilité.

On se rendra d'ailleurs compte du genre par le “Chemin de la Croix” qui va des pages 72 à 86 et auquel nous nous arrêtons un peu. Le chemin de la croix, c'est celui de Charles Lepic. Diablement esthète ce Lepic ! “C'est bien vrai que vous êtes condamné, Seigneur. Mais d'abord que je vous dise ce que je f...ici à me promener le long d'un mur d'église rococo, face à des enluminures, hauts-reliefs ou chromos qui m'assassinent l'âme”. Avouerai-je que je ne prise pas beaucoup ces annotations. Chez Huysmans, elles se tolèrent parce que rachetées par d'autres qualités : mystique très poussée, don des larmes. Tandis que Lepic est trop instruit. On se souvient du reproche de Mme Sévigné à sa fille : “Vos livres me font trop connaître votre bibliothèque et pas assez votre cœur”. Plus loin, à la troisième station, c'est le Christ qui s'enfarge. Non ! Peut-être n'entend-je pas à rire, mais je ne marche plus. Ce qui a trait à la personne du Christ demande à être traité sur un tout autre ton. Qu'on ne me fasse pas dire ce que je ne veux pas dire. Hertel a infiniment de talent ; du talent à revendre. Dans son *Chemin de Croix*, sauf quelques réserves, les remarques judicieuses abondent. Il est vrai que les peintures des églises sont affreuses, que Jésus-Christ a ridiculement les cheveux blonds. Hertel sait le dire.

Il reste que *Mondes Chimériques* est un livre qui sort de l'ordinaire et qui est peut-être trop original.

Marcel Raymond

A propos de "Peinture moderne"

Des onze peintres qui ont récemment exposé chez Morgan, on peut dire que six nous apportent quelque chose de très beau.

Pellan, d'abord, qui nous ramène ces deux portraits de femmes que nous avons admiré à la Galerie des Arts. A les revoir, on s'aperçoit qu'ils ont séjourné en nous et font partie de notre richesse intérieure. Je ne sais lequel je préfère de la *Femme Pensive* ou de la *Femme au Collier*. Le second a un regard d'une grande intensité agressive, tâche brune au milieu de bleus, de gris, de roses. Il y a aussi *Les poires vertes* et *Citron et Tasse* si plein de soleil et de matière si riche; *Les oranges*, *Sous terre*, *Et le soleil continue*, de la veine surréaliste.

Puis vient Borduas, découverte magnifique. Trois *Natures Mortes* splendides, qui nous laissent une impression de plénitude. Le dessin est complet, d'une grande vigueur sans être dur; la couleur est sourde, intense. *Composition*, portrait direct, vigoureux. Les toiles de Borduas sont poétiques au sens de la belle définition de Paul Eluard (je cite de mémoire) "Les poètes ne sont pas seulement ceux qui font de la poésie mais qui en inspirent". Borduas répond, dans notre langage, à un désir poétique qui se trouve comblé et, en plus, il crée en nous une paix et un silence d'où nous avons le désir de créer aussi.

De Louise Gadbois, des choses inégales, il me semble, ou d'époques différentes. Entre *Portrait*, *Fruits et légumes* et le *Petit Saltimbanque*, *Nature Morte*, il y a une marge profonde. Les dernières sont dégagées; plus de force et moins de recherches trop subtiles, quoique agréables. Le *Petit Saltimbanque* atteint un équilibre rare qu'on cherche en vain dans *Portrait*, de beaucoup inférieur.

Denise Gadbois expose deux choses délicieuses et son âge nous permet d'espérer d'un dégagement appris si tôt, des réalisations achevées.

De Jori Smith, une magnifique *Figure*, corps de femme réduit à de grandes lignes fortes; tâche orangée qui s'étage et se dégrade jusqu'au bleu. Deux *Portraits* d'une grande force, même un peu brutaux. Là aussi une poésie bien personnelle.

De Goodridge Roberts, enfin, un magnifique *Paysage des Laurentides* selon le Roberts auquel nous sommes déjà accordés. Les autres me paraissent d'un choix moins heureux: *Nuages et Collines*, *Oratoire du Mont-Royal*, mélodie sourde, et deux *Portraits*. Le premier dans la gamme adoucie que je préfère, harmonie subtile de vert, de brun et d'une arabesque noire et blanche.

Beaucoup ont dû ressentir, comme moi, tous les liens qui existent entre cette "Peinture Moderne" et nous, née d'artistes qui sont des nôtres, qui ont respiré le même air que nous respirons et créent de la beauté bien près de nous avec l'audace des enfants de Dieu.

CINQ MYSTÈRES

EN FORME DE RÉTABLE

par

RENÉ SCHWOB

“Nous sommes extrêmement honorés que monsieur René Schwob nous ait confié l'édition de cinq mystères dont trois paraissent aujourd'hui dans la collection LE SERPENT D'AIRAIN.

Ces pièces, les premières à nous parvenir de France non-occupée, ont été écrites par un écrivain français qui n'a pas besoin d'être présenté au lecteur canadien.

En nous les envoyant, René Schwob, qui n'avait pas jusqu'ici abordé le genre dramatique, nous écrit : ... “pendant que le destin du monde est en train de se jouer, il me semble impossible d'écrire rien d'autre que des paraphrases évangéliques”. Ces quelques mots suffisent à nous faire comprendre dans quel esprit les trois pièces que nous présentons au public ont été écrites.

Ces mystères nous sont dédiés par René Schwob qui nous écrivait le 4 avril 1941, de Vence, Alpes Maritimes : “Je vous redis encore ma profonde joie de pouvoir être lu des Français du Canada et d'être l'un des premiers à paraître dans votre collection si Dieu permet à celle-ci de voir le jour”.

Les deux autres pièces, la Descente aux Enfers et La Pentecôte, seront publiées dans cette collection, complétant ainsi les “Cinq mystères en forme de rétable”.

Il est possible que les circonstances ne nous permettent pas de recevoir La Pentecôte avant la fin de la guerre”.

Les volumes de la collection **Le Serpent d'airain**, de format identique à ceux du **Roseau d'Or**, sont imprimés sur beau papier vergé et tous numérotés.

Prix de ce volume : \$ 1.50

•
LES EDITIONS DE L'ARBRE

340, ave Kensington, Westmount.

Montréal.